

*Anthologie dirigée par
Jeanne-A Debats & Jean-Claude Dunyach*

Destination Univers

SOMMAIRE

Les Tiges	9
<i>Thomas Geha</i>	
Évaporation et sublimation	35
<i>Anthony Boulanger</i>	
Le Bal des méduses	50
<i>Célia Deiana</i>	
<i>Sleeping Beauty</i>	75
<i>Anne Fakhouri</i>	
Le Gambit de Hunger	III
<i>Olivier Gechter</i>	
Le Marathon des trois lunes	145
<i>Aurélie Ligier</i>	
Les Dieux bruyants	167
<i>Laurent Genefort</i>	
Le Khan Mergen	197
<i>Olivier Paquet</i>	
Postface	220

Thomas Geha

LES TIGES

1.

Station spatiale Terre
Quelques heures après le retour d'Alis

Alis et Etho ont laissé le mess bruyant derrière eux pour se réfugier dans leur petite cabine. Pendant une heure, allongés sur un lit aux draps défaits, ils se sont retrouvés, heureux de ce moment à part, dans cette bulle de temps où les Tiges, les Ailaidarlis, la station spatiale n'existent pas. Ils pourraient tout aussi bien avoir réservé une chambre d'hôtel dans n'importe quelle ville de la Terre. Juste parce que l'amour, leur semble-t-il, efface l'univers, le dématérialise. Il ne reste plus que deux êtres qui s'aiment et une musique commune dans leur esprit que personne n'est en mesure de leur voler. Qui n'appartient qu'à leur humanité.

Puis Alis part vomir dans le recycleur.

Etho se lève, bute sur la *Primera* garifuna qu'il confectionne. Le tambour sera bientôt prêt et, quand il grandira, son enfant en jouera avec lui. Il lui en apprendra la subtilité des rythmes.

Etho enveloppe de ses mains noires le ventre froid de sa compagne.

« C'est le bébé », dit-il, sourire aux lèvres.

Alis se retourne, avec dans son geste plus de violence qu'elle ne l'a voulu. Un coude pointu s'enfonce dans les côtes d'Etho qui retire ses mains de la peau de la jeune femme ; il recule un peu pour lui faire face.

Les yeux effrayés, elle demande :

« Le quoi ? »

2.

Une demi-heure après le retour d'Alis

L'œil navré, Fo tourne la tête.

« Tu disais ? »

— Ce sont des eucaryotes, explique Armand avec un sourire crispé. Tout comme nous. Sauf que nous sommes des animaux et eux des plantes. Mais le résultat est le même : nous sommes passés d'un esclavage à un autre. »

Fo observe Armand avec curiosité. Il finit par conclure qu'il s'agit d'une des trop rares tentatives d'humour de son ami. Cette déduction ne s'appuie sur aucune certitude, mais il prend plaisir à y croire.

« Évidemment, tu es conscient que nous avons conservé un libre arbitre ? Esclave est un très vilain mot. »

Armand tapote son casque d'administrateur au niveau de la tempe, comme s'il faisait glisser ses doigts sur les touches d'un piano.

Ce débat, ils l'ont depuis des mois.

« Servage, si tu préfères. Je te laisse la jouissance intellectuelle et perverse des nuances.

— Ça me paraît plus juste, surtout, rétorque Fo pendant que la porte automatique s'ouvre devant eux au bout du sas

pressurisé. Les Tiges nous considèrent comme des gens, pas comme des objets. »

Son ami rejette la tête en arrière et rit de bon cœur. La porte métallique se referme derrière eux, sans bruit.

« Prouve-le, et nous serons vraiment copains. »

Fo s'énerve un peu, ses yeux roulent vers le jeune homme à l'étonnante silhouette de nageur olympique. Sur Terre, Armand exerçait une tout autre activité : professeur de biologie dans un lycée de campagne français. Fo était disquaire, mais le plus souvent chômeur. À l'époque, il habitait à New York.

« Je ne me souviens de rien », lâche Fo d'une voix terne.

Il baisse le ton à l'approche de la Serre. L'endroit le met toujours mal à l'aise. Armand s'est arrêté et le fixe, du haut de son mètre quatre-vingt-quinze. Lui accuse vingt centimètres de moins. Il se sent nain.

« Moi non plus. Sauf cette impression de vivre dans un brouillard perpétuel. » Il hésite puis reprend, le timbre plus tendre : « Parfois, quand j'ouvre les yeux le matin, je crois qu'Amélie dort avec moi et que le réveil n'a pas sonné. Mais en une demi-seconde, je comprends que plus jamais je ne donnerai un seul cours et que plus jamais les lèvres de ma femme ne se poseront dans mon cou au saut du lit.

— Alors... », commence Fo, sans oser aller plus loin.

Armand détourne le regard, il a deviné la question informulée. Depuis six mois qu'ils sont en poste, ils ont appris à se connaître, à lire leurs silences, leurs non-dits.

« Fichtre, parfois oui, je pense que j'aurais souhaité ne jamais être libéré des Ailaidarlis. Mais nous devons à notre espèce plus que les regrets d'une vie perdue. Nous portons en nous un devoir de mémoire. Et les Tiges...

— Oui ? encourage Fo, voyant qu'Armand ne se décide pas à poursuivre.

— Les Tiges nous y aideront. Je te le concède.

— Si on ne meurt pas aujourd'hui, bien sûr. Ces convocations sont rarement positives. »

Une nouvelle porte coulisse et met fin à la conversation. Ils pénètrent à l'intérieur d'un module de la station où ils n'ont que très rarement accès, bien qu'ils possèdent les plus hautes accréditations. La pressurisation y est sensiblement différente que dans le reste de ce gros bout de ferraille qui orbite autour d'une petite planète de type T. Fo et Armand suent dans leur fine combinaison en nanocarb. Mais les capteurs textiles feront effet d'ici quelques secondes et évacueront le surplus de transpiration, tout en contrôlant leur rythme cardiaque ; entre autres capacités du vêtement bioactif.

D'une pièce aseptisée, ils passent à une autre, lumineuse, noyée de senteurs et de pollens. La Serre. La grande motte mitraillée par d'efficaces asperseurs cache le rhizome de la Tige. Deux lianes aux terminaisons fleuries, semblables à des coquelicots, s'agitent dans la jungle inextricable de la butte et glissent vers les deux hommes. Comme d'habitude, Fo, un peu anxieux, ne peut s'empêcher de fixer son bras gauche. Ou plutôt ce que les Tiges en ont fait. Son *armstem*. Lui aussi s'agite, se délie dans la manche de la combinaison et le pistil d'une fleur vient s'y greffer. Armand, de son côté, a un temps d'arrêt, comme si son cœur cessait de battre : il craint toujours que la fleur l'engloutisse entièrement.

3. *Coque 237*

Assise, l'*armstem* connecté aux commandes organiques, Alis enclenche une manœuvre de chiffonnage courte distance. Sur son tigécran déroulé, les étoiles disparaissent, cèdent place à un noir absolu, figé. Lors de son premier vol, cette vision l'avait effrayée, rendue nauséuse, mais maintenant... maintenant elle sait que la matière noire se densifie autour d'elle et se replie jusque sur un point de l'espace qu'elle a prédéfini.

Anthony Boulanger

ÉVAPORATION ET
SUBLIMATION

I. Le Chant de l'Enfancement – Les deux Premiers

Au commencement était l'Oiseau-Lumière. Son corps rayonnant s'étendait à travers tout l'univers et l'univers était son corps.

Prenant conscience de sa propre existence, il rabattit violemment ses ailes le long de son être pour se détacher du monde et donna ainsi naissance à l'Oiseau-Ténèbres. Là où la Lumière n'était plus vint une noirceur palpitante ; l'Oiseau-Lumière découvrit son enfant. Il le salua et chanta pour l'accueillir. L'Oiseau-Ténèbres leva ses yeux vers son créateur et chanta en retour. Il s'éveillait et s'émerveillait de la vision et de la vie qui lui étaient offertes. Il contempla la Lumière et s'accorda sur le trille de son créateur.

Pendant de longs récitals, les Oiseaux volèrent côte à côte, à l'intérieur d'eux-mêmes, dans ce monde constitué de leurs deux corps et ils se contentaient l'un de l'autre, complémentaires comme ils étaient. Puis l'Oiseau-Ténèbres suspendit son vol, rassembla sa noirceur et tourna ses yeux vers son compagnon.

« Je me réjouis de vivre et pour cela ne te remercierai jamais assez, toi qui es mon père et frère. Chanter et voler sont là tout ce que je désire, pourtant, je ne peux te cacher un trouble qui grandit en moi. Je sens d'autres possibles palpiter en nos êtres.

— J'entends, répondit l'Oiseau-Lumière, et je comprends ce que tu n'oses dire clairement, car je suis la Lumière. Nous sommes tout, et tout est contenu en nous. Hors de nous, rien ne peut exister. Cette réponse te satisfait-elle ?

— Je ne sais, je l'avoue... Ton chant est sage, mais te souviens-tu des temps où tu étais unique ? Pas plus que maintenant, rien n'existait hors de toi, et pour cause, n'étais-je pas contenu en ton sein ? Ne suis-je pas né de tes ailes s'abaissant, comme m'extirpant de toi ?

— Je pressens ton acte, mais sache que rien de bon ne sortira de toi, car comme je te l'ai dit, nous sommes tout, mais tu es unique en ton propre corps...

— Mais je fus et suis une partie du tout. »

L'Oiseau-Ténèbres rabattit alors ses ailes malgré la mise en garde de son père et frère, car il était les Ténèbres et désireux de découvrir les êtres qu'il abritait en lui.

II. Le Chant de l'Affrontement – Le Troisième et le Nul

Des ailes de l'Oiseau-Ténèbres, rien ne surgit et surgit le Rien. L'Oiseau-Néant se tenait devant eux, mais ils ne le voyaient pas.

L'Oiseau-Néant chanta, mais de sa gorge qui n'existait pas nul son ne sortit. Il voulut pousser un cri, sans plus de réussite. Alors il étendit des ailes qu'il n'avait pas et vola vers celui qui l'avait enfanté. Un sifflement de douleur de son géniteur le surprit et le repoussa.

« Père, dit l'Oiseau-Ténèbres, vois ce qui m'arrive ! Je m'évanouis hors de toi et hors de moi, je disparaissais ! »

L'Oiseau-Lumière se saisit de son enfant et l'enveloppa de son être.

« La Lumière et les Ténèbres forment un tout : là où l'un est, l'autre n'est pas, et là où l'autre est, l'un n'est pas. Comprends maintenant et regarde ce que tu as modifié. »

À travers le voile des ailes de Lumière, l'Oiseau-Ténèbres vit le Néant attaquer le corps de son père et frère et sentit une grande culpabilité l'envahir. Il avait un fils à son tour, animé qu'il avait été du désir de création, mais son échec avait engendré la destruction.

« Je ne te blâme pas, car je comprends ce qui t'a poussé à ainsi agir. Je me réjouis du temps passé et ne te garde aucune rancune. »

L'Oiseau-Ténèbres regarda la Lumière autour de lui et redécouvrit comme s'il naissait à nouveau la beauté du Premier Oiseau. Il écarta par la force les ailes de l'Oiseau-Lumière et plongea vers son fils. Surpris par la manœuvre et tout entier à la lutte contre le Néant, l'Oiseau-Lumière réagit trop tard. Il ne parvint qu'à attraper une rémige de son propre fils qui se précipita contre le Néant dans lequel il disparut.

III. Le Chant de la Disparition – La fin de l'Oiseau-Lumière

Fort de la présence de son père en son sein, l'Oiseau-Néant ouvrit le bec qu'il n'avait pas et poussa un cri de défi que nul n'entendit. Entre les serres de l'Oiseau-Lumière, il voyait la rémige de l'Oiseau-Ténèbres et il la désira sur le champ, tout comme il aspirait à l'existence qu'il ne pouvait avoir. En son esprit, l'obtenir lui permettrait de s'incarner en son géniteur.

Il se jeta contre la Lumière et commença à aspirer celle-ci. L'Oiseau-Lumière tenta de lutter, mais, tout comme son fils et frère avant lui, en vain. Il s'appuya sur lui-même et prit son envol. Il enfla son corps pour étouffer son ennemi, mais le Néant grandissait plus vite que lui. L'univers composé jusque-là de la Lumière et des Ténèbres menaçait d'être réduit au Néant.

Alors que le gigantesque Oiseau était sur le point de disparaître, submergé, il se fragmenta en une myriade de plumes qui explosèrent dans toutes les directions et parvinrent à blesser l'Oiseau-Néant, laissant des pistes étincelantes dans le corps qu'il n'avait pas, le forçant à fuir, à se rassembler et à relâcher une part de l'Oiseau-Ténèbres. L'Oiseau-Lumière avait disparu et disséminé derrière lui des myriades de flambeaux qui repoussaient le Néant de leurs flammes.

IV. Lomelindel

Dans les profondeurs de l'étoile, l'Oiseau ouvre un œil. Aussitôt, en un réflexe millénaire, il gonfle son corps du plasma de l'astre, se repaît du feu qui agite la sphère. Il reprend conscience de son être au fur et à mesure qu'il prélève cette force, se remémore ses ailes, son bec, ses serres. Ses plumes rougeoient dans la blancheur aveuglante du fluide stellaire. Un sentiment de hâte, d'urgence achève de le réveiller. Il doit voler hors de ce nid. L'heure est venue, pressent-il ; ses frères et lui doivent se hâter.

Autour de lui, le plasma vibre au rythme de ses cris, mais aucune réponse ne lui parvient, aucun autre Oiseau ne s'incarne. Il est seul dans cette étoile. Par-delà le vide glacé, il doit trouver les siens.

Célia Deiana

LE BAL DES MÉDUSES

*J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles ?*
Arthur Rimbaud, *Le Bateau Ivre*

H-43800

Rester immobile.

Se laisser aller.

Respirer. Un. Deux. Un. Deux.

Ne pas fermer les yeux.

La prison est plus confortable que le caisson dans lequel il s'était réfugié au moment du départ. Deux mètres sur deux mètres sur deux mètres, un cube. Il peut même s'allonger pour dormir. Il peut sauter à pieds joints, s'étirer, bouger sans toucher les cinq barrières électromagnétiques. Il prend deux repas par vingt-quatre heures, plus que dans le caisson, et beaucoup mieux que sur la colonie. Il porte un uniforme d'ouvrier de manutention, pratique, résistant, mieux taillé – quel comble ! – que ses habits d'orphelin colon. Il peut voir des gens.

« Des gens », c'est le gardien Karovir, un Orzag verdâtre, espèce dont les quatre bras fournissent les meilleurs électromécaniciens de cette partie de l'univers. Karovir fait plus de deux mètres de haut, il n'aurait pas tenu debout dans la prison. Mais Manou, lui, atteint seulement la moitié de cette taille, et encore, alors la prison lui convient.

H-43750

Non ! Tu as fermé les yeux ! On ne ferme pas les yeux !

Le vertige passera.

Respirer. Un. Deux. Un. Deux.

Manou est fils de Terriens, troisième ou quatrième ou cinquième génération. Depuis le décès de ses parents, il ne sait plus trop. Il n'a jamais vu la Terre. Il n'a même jamais vu l'intérieur d'un vaisseau. Jusqu'à maintenant. Mais ça faisait envie, ces gens si riches en uniformes, bien nourris, payés, et qui pouvaient quitter si facilement la colonie.

Et puis, et puis, et puis...

Le capitaine du vaisseau est humain, c'est rare ; il a aussi la même peau noire que le père de Manou, et les mêmes yeux verts que sa mère.

Le garçon discute avec Karovir, pas avec le capitaine, qui s'appelle Bangbo, qui n'est jamais descendu jusqu'ici. Manou en a été un peu déçu. Mais seulement un peu. La vie du vaisseau est déjà assez passionnante, même s'il est confiné dans son cube.

H-43689

Ne pas bloquer ses muscles. Ça fait trop mal.

Laisser faire.

Laisser couler.

Laisser voler.

Faire très attention.

Respirer. Un.

Deux.

...

Un.

Ne pas dormir.

« Il y a trois Terriens sur le vaisseau. »

La phrase de Karovir captive l'attention de Manou. Il y a un Terrien, le capitaine Bangbo. Il y a deux Terriens, le capitaine et lui. Il y a trois Terriens, le capitaine, lui, et... ?

Parce que l'air de la cale n'est pas prévu pour les Terriens, Manou ne peut pas parler tout le temps. Il porte un masque pour respirer. Comme sur la colonie. On inspire doucement en comptant un et on expire en comptant deux. Un. Deux. Un. Deux. La nourriture se prend à la paille, par une toute, toute petite ouverture. De temps en temps, il l'ôte pour discuter, mais là il n'a pas le temps. L'impatience le dévore.

Alors, puisqu'il ne peut parler à Karovir, il demande avec les doigts. Un, deux et trois.

« Le troisième est un Vogueur. »

Si grande que soit la prison et si petit qu'il soit, Manou est si stupéfait qu'une décharge électrique lui chatouille le bras droit. Trop près, trop près des murs ionisés et grésillants de la prison. Un Vogueur ? Un vrai de vrai ?

Tout à sa surprise, tout à l'idée qu'il pourrait rencontrer un Vogueur, Manou exulte, Manou sourit, Manou s'excite et, finalement, Manou s'endort. Des rêves plein la tête. Mais à son réveil, Karovir a disparu. Et le cube aussi : plus de grésillements, rien entre lui et le reste.

H-43550

Réveil en sursaut. Contenir ses muscles et ses réflexes.

Vertige.

Désorientation.

Ouvrir les yeux.

Respirer. Un. Deux. Un deux. Undeux.

Undeuxundeuxundeux...

Ah !

Ah, une décharge !

S'évanouir.

Tout est si rose ici.

Il n'y a plus de prison ni de chauffage, ni de lumière non plus. Sauf les néons verts d'urgence. Mais Manou ne sait pas trop ce que c'est, parce que dans la colonie, les néons d'urgence, toujours allumés, étaient jaunes et rouges. Il n'est pas nécessaire pourtant d'avoir voyagé longtemps pour comprendre que quelque chose ne va pas du tout. Le froid fait dresser les petits poils sur la peau de Manou. Ou alors c'est la peur.

Manou préfère rester d'abord dans sa prison invisible. On ne sait jamais. Peut-être qu'il y a eu une coupure d'énergie, Karovir reviendra, tout rentrera dans l'ordre. Il mangera, il dormira, les semaines et les mois passeront. Il sera jugé pour clandestinité, on mettra un contrat sur son dos, et il deviendra mousse ; c'est ce qu'ils font avec les passagers clandestins. Mousse dans un vaisseau. Peut-être pas celui-là, mais un autre. Il suffit d'attendre.

Manou attend longtemps et rien ne se passe. Parfois, le vaisseau émet de drôles de bruits et tangué. Ce n'est pas normal. Et la faim vient. Alors Manou quitte sa prison morte.

C'est une cale au milieu de dizaines d'autres. Tout est vide. Tout est noir et vert. Et il y a des bruits. Manou a peur.

H-43016

Être réveillé par la douleur.

Au bord de la mer, tout au bord. Il ne faut surtout pas dépasser la limite.

Anne Fakhouri

SLEEPING BEAUTY

*Aux deux J (À et C)
qui m'ont permis de visiter l'espace face à la mer,*

Olbomce dirigea le curseur vers l'icône de pilotage automatique et actionna la fermeture du volet interne. Les lumières s'allumèrent progressivement, baignant le poste de pilotage d'un éclat jaune.

Il souffla. La journée était passée, sans heurts, sans événements majeurs, sans même avoir croisé un autre vaisseau dans l'immobilité de l'espace. Le *Sleeping Beauty* se dirigeait vers le prochain point de ravitaillement, la station orbitale Es. Le temps de faire le plein de nourriture et il repartirait, sans autre formalité.

Il n'avait plus de chargement. Quelques mois-semence auparavant, Olbomce prenait encore à son bord des colons trop pauvres pour s'acheter un billet sur un paquebot interstellaire. Il avait arrêté. Non pas par besoin de profit – il avait largement de quoi vivre quelques années-semence sans transporter quoi que ce soit –, mais parce qu'en vieillissant, il ne supportait plus de charger de la chair humaine comme du bétail. Voir ces familles entassées dans les trois minuscules

cabines du *Sleeping Beauty* lui donnait envie d'ouvrir la soute et de les jeter – femmes, enfants, vieillards – dans l'espace, pour abrégier leurs souffrances.

Le pire était que Piek finissait par s'attacher à certains d'entre eux. Olbomce se souvenait parfaitement du dernier convoi, durant lequel un vieil homme, originaire de Pernu, la station orbitale morte, avait appris à son fils le maniement délicat d'un instrument à cordes, grâce auquel Piek avait composé sa propre chanson.

Olbomce avait dû lui mentir en lui racontant que leur passager trouverait une vie prospère, sinon décente, après l'avoir déchargé sur une station poubelle, vouée à la déliquescence, comme celle d'où il venait.

La réalité était trop cruelle, même pour un enfant aussi intelligent et mature que Piek. Des stations entières étaient passées de la pauvreté à la misère. Le changement de gouvernement avait déstabilisé toute l'U-O.

Outre le fait qu'elle avait clos trois années-semence de conflit ouvert, d'attentats-suicides d'un petit groupe d'opposants et de chaos administratif dans les stations orbitales – pour peu que l'administration eût jamais été autre chose qu'un long brassage de ténèbres et de formulaires depuis qu'on avait pensé organiser les vagues d'immigrants de la terre vers l'espace –, la mutation politique de l'ordre totalitariste au libéralisme flamboyant avait généré une redistribution des richesses qui n'avait rien d'équitable. L'Union-Orbitale s'était relevée de la guerre plus désunie que jamais, malgré les promesses sans cesse répercutées par les ondes officielles.

Olbomce effleura l'accoudoir de son fauteuil de pilotage, actionnant la commande des informations gouvernementales, déconnectant en même temps l'image.

« ... contre le gouvernement de l'U-O. Le Comité de la Défense des Droits Humains a statué sur la question déposée par la Nouvelle Ligue Bioélectronique. Les biodroïdes de type B-67-1 seront désormais assignés à des tâches humaines, incluant les fonctions particulières réservées jusque-là aux

Mandés Gouvernementaux. Cette question, qui faisait débat depuis vingt années-sénat et que l'ancien gouvernement avait exclue des pourparlers inter-stations, est donc désormais résolue. La Nouvelle Ligue Bioélectronique étudiera toute demande officielle. Le Ministre a déclaré : « Le puritanisme de l'ancien gouvernement appartient déjà à une autre époque. Les avancées technologiques nous permettent aujourd'hui d'envisager une réévaluation de l'intelligence artificielle donnant aux biodroïdes la possibilité d'exercer des métiers humains, tels que l'enseignement, la médecine ou le protectorat... » Des nouvelles de la station orbitale qui a dérivé suite aux combats de la Libération : le gouvernement assure la protection de tout Itinérant qui... »

Olbomce coupa le son.

La vérité est qu'ils ne savent toujours pas comment faire, pensa-t-il. *Ce n'est pas une annonce, c'est un appel à l'aide.*

Il savait qu'aucun biodroïde à ce jour n'était apte à recevoir un logiciel de libre arbitre. Si ça avait été le cas, le gouvernement aurait déjà ouvert des hôpitaux, administrés par des synthétiques, pour soigner une armée décimée par la guerre civile qui lui avait permis d'accéder au pouvoir. Des hôpitaux et aussi des bordels, officieusement aménagés par leurs soins et gérés par des Indépendants contre un peu de protection.

Depuis le premier droïde créé, une simple machine agricole utilisée sur Terre, on n'avait cessé de s'interroger sur le statut de ces hybrides à l'apparence humaine, sortis des laboratoires. Le débat avait fait rage à l'époque où Olbomce, encore adolescent, avait vu apparaître devant ses yeux émerveillés la première machine capable de répondre à des demandes complexes. Machine qu'on avait aussitôt affectée au service domestique.

Il avait fallu des années et la reconnaissance de son génie naissant, pour qu'il comprenne à quel point le rêve n'avait pas sa part dans cette nouvelle aventure humaine. La Ligue de Bioélectronique lui avait offert un pont d'or, une affectation à vie, une immatriculation donnant accès à l'immunité diplomatique. Olbomce avait tout refusé. Il

savait depuis longtemps qu'il n'était pas fait pour vivre dans une cage dorée, achetant des lambeaux de liberté au prix de ce que produisait son esprit, dans l'illusion qu'il n'était pas dépendant des flatteurs et manipulateurs qui l'auraient employé dans leur station orbitale. Ils auraient fini un jour par le balancer dans le vide lorsqu'une quelconque maladie dégénéréscente, due aux manipulations gravitationnelles, lui aurait détruit le cerveau.

Il était plus que nécessaire que Piek et lui continuent de rester en dehors des circuits officiels. Leur statut d'Indépendants les protégerait quelque temps encore de la Nouvelle Ligue Bioélectronique et de ses méthodes de renseignements, et les éloignerait d'une éventuelle *négociation*, d'un *contrat de travail* ou de tout autre lien officiel. L'armée avait été une solution provisoire, pour échapper à la mort – s'engager ou être exécuté pour proxénétisme, contrebande et usage de faux – et la dernière expérience d'enrôlement dont il se sentait capable.

La Nouvelle Ligue Bioélectronique était calquée sur le modèle de l'ancienne : prête à tout au nom de l'intérêt scientifique, sans jamais calculer les conséquences de ses actes. Olbomce connaissait parfaitement ce sujet. Il avait été, lui aussi, un apprenti sorcier aveuglé par la vanité et la soif de savoir.

Olbomce se laissa aller contre le dossier de son fauteuil de pilotage et ferma les yeux. Une musique apaisante emplit le poste, comme chaque soir. Son fils Piek trouva le moment opportun pour débarquer, aussi rapidement que sa jambe boiteuse le lui permettait.

« Papa ? »

L'enfant s'assit sur le bord du fauteuil. Olbomce entendit le cliquetis de sa ceinture d'outillage, contre le métal de l'accoudoir.

« Regarde, papa, j'ai trouvé ce Fish.

— Est-ce qu'il marche ?

— Non. Il est hors système. »

Olbomce ouvrit les yeux sur son fils, dont la jambe emprisonnée dans une attelle, bardée de fils et de diodes, pendait dans le vide. Piek jouait avec le bracelet du Fish au bout duquel traînait un amas de pièces carbonisées.

« Je pourrais peut-être le réparer ou utiliser les joints, dit-il.

— Ce qu'il en reste... »

La voix d'Olbomce devint plus grave.

« Ce n'est pas une bonne idée, Piek. Réactiver ce Fish nous rendrait Itinérants.

— Pas si je bloque le signal avant.

— Ce n'est pas une bonne idée, répéta Olbomce. Pas sur mon vaisseau. »

Piek hochait la tête. Olbomce savait pertinemment que ses dix années-semence et son esprit curieux, hors-norme, ne résisteraient pas à l'envie de découvrir ce que contenait le Fish.

« Il n'appartient pas à un passager, Piek. C'est le mien.

— Il n'y a pas de Fish à l'armée, remarqua l'enfant.

— Tu as raison. C'est celui d'avant l'armée.

— Qu'est-ce qu'il contient ?

— Des souvenirs. »

Où son fils avait-il trouvé le Fish ? Olbomce pensait l'avoir détruit, en même temps que les vestiges de son passé. Le boîtier émit une faible lueur, un reste de champ d'énergie, à peine une résonnance.

De toute façon, les images de son autre vie devaient s'être désintégrées. L'appareil était déjà en mauvais état des années-semences auparavant. Ces anciens modèles avaient été conçus pour résister à des conditions extrêmes, mais, avant son évacuation vers la station militaire, Olbomce avait testé l'extrémité des situations extrêmes. Depuis, des crises régulières de ce que le médecin de l'armée avait détecté comme une forme d'épilepsie magnétique le prenaient, lorsqu'il avait piloté ou travaillé trop longtemps. Sans ses capacités en bioélectronique, dont le service de recherche avait désespérément besoin en

temps de guerre, il aurait été débarqué depuis longtemps. Son poignet droit, où était attaché le Fish autrefois, ne pliait plus. Et encore... heureusement que le boîtier avait pris la dernière charge, sinon, il se serait retrouvé manchot.

Il grimaça à ce souvenir, alors que la douleur se réveillait. À chaque décharge, les éclats des lasers, tels des feux d'artifice striant la nuit, revenaient devant ses yeux, les cris emplissaient ses oreilles. L'image du Rouge, au toit en flammes, tournoyait. Il se revoyait courir, portant Piek dans les bras, laissant tout derrière lui... L'énorme corps de Joy, déchiqueté derrière son vestiaire, apparut, dans un amas de sang coagulé et de chair brûlée. Elle avait bien souvent soigné ses blessures.

« Des souvenirs, papa ? »

Piek hésita un instant puis, tripotant l'appareil, comme s'il ne savait pas s'il devait le lui rendre ou le cacher dans sa poche, demanda :

« Des souvenirs de ma mère ? »

— Entre autres. Même s'il ne doit pas rester grand-chose. J'ai effacé pas mal de données.

— Je peux le garder ?

— Tu peux. Pour les pièces. Mais ne le connecte pas au vaisseau. Le gouvernement actuel s'est lancé dans une grande période de recensement. Je préfère attendre un peu avant de revenir dans le circuit. Que les choses s'apaisent, vois-tu ? »

Piek acquiesça.

« Tu sais ce que j'ai fait ? demanda-t-il, un sourire aux lèvres.

— Récemment, non.

— Regarde. »

L'enfant siffla doucement. Un minuscule boîtier jaillit de sa poche et, sortant quatre pattes électroniques, pareilles à celles d'une araignée, grimpa le long de sa tunique. La bestiole se mit à chanter d'une voix aigrette, reproduisant celle de Piek et se blottit derrière son oreille.

« C'est ta chanson, souligna Olbomce. Mais tu as déjà fait mieux.

Olivier Gechter

LE GAMBIT DE
HUNGER

Étourdisseur en main, Amy avance le long des coursives du Pygargue. Elle compte sur le bruit des machines pour couvrir celui de ses pas. Elle sait bien, pourtant, que malgré les préparatifs du décollage qui monopolisent une partie non négligeable de ma puissance de calcul, je ne perds pas une miette de sa progression. Elle vient de quitter les cales pour aborder les zones techniques. Détecteurs de mouvements, lasers de mesure divers, scanners, caméras dissimulées dans le moindre recoin, chargent en permanence ma mémoire événementielle d'une foule d'informations que mes modules annexes traitent sans que j'aie à intervenir dans le processus. Moi, je me contente de les mettre en parallèle avec des données plus anciennes, avec mes tables de priorité, pour essayer d'en déduire des schémas, des plans d'action.

Les comparaisons avec les archives remontant à un peu plus de trois ans sont les plus parlantes : elles m'apprennent qu'Amy a maigri pendant son séjour en prison, que là-bas on lui a rasé la tête, elle qui était si fière de ses cheveux. Elle y a subi d'autres mauvais traitements : je détecte, sous sa combinaison, des cicatrices qu'elle n'avait pas autrefois. La vie est rude pour un chasseur de primes incarcéré et c'est une chance qu'elle soit encore vivante au bout de trois ans.

En étudiant la souplesse de sa démarche, la fluidité de ses mouvements, la facilité qu'elle a à s'orienter dans un vaisseau qu'elle n'a plus parcouru depuis des années, je devine qu'elle a quand même réussi à conserver une condition physique étonnante.

Il vaut mieux pour elle : dans moins d'une minute, Amy va tomber nez à nez avec le premier des quinze drones de défense semi-autonomes qui convergent vers sa position depuis les quatre coins du Pygargue. Pour le succès de mes plans, j'espère qu'elle est toujours digne de la chasseuse de primes que j'ai connue autrefois, lorsque nous poursuivions ensemble les plus dangereux criminels à travers la galaxie.

Engoncée dans sa combinaison spatiale surchauffée, Amy avançait sur la coque de son Pygargue. La jeune chasseuse de prime rêvait d'ôter son casque pour décoller la longue mèche de cheveux plaquée en travers de son visage par la sueur, mais elle se forçait à marcher lentement pour que ses semelles adhèrent à chaque pas. Dans l'espace, le moindre faux mouvement pouvait se changer en catastrophe.

« Hya, tu es sûre de l'emplacement de la dernière mine immobilisante ? De là où je suis, je ne la vois pas !

— Continue à avancer. Elle est juste au-dessus de la tuyère principale. On ne pourra pas bouger d'ici tant que tu ne m'en auras pas débarrassée. »

Amy eut droit à trois secondes de silence, après quoi Hya entreprit de lui faire la conversation. Amy n'eut pas le courage de l'en dissuader.

« Dommage que tu n'aies pas le temps d'observer la nébuleuse d'Orion derrière toi. À cette distance, elle est de toute beauté. Et le spectacle des géantes bleues en éruption... une pure merveille ! »

Amy grommela entre ses dents. Elle n'était pas là pour faire du tourisme. Elle était coincée ici depuis une heure et il fallait qu'elle dégage cette foutue mine au plus vite si elle voulait que ses associés lui laissent une part de la prime. Ils n'avaient pas attendu qu'elle se dépêtre pour se ruer sur le Talion. Ses collègues avaient beau être des connaissances de longue date, en affaires ils ne faisaient pas de quartier.

Autre facteur qui l'obligeait à ne pas flâner : les astres tout proches, pour superbes qu'ils soient, la bombardaient de radiations et mettaient à mal le système de climatisation de sa combinaison spatiale. À l'intérieur de la nébuleuse M42, distante de quelques parsecs, la chaleur montait à plus de 10 000 K du fait de l'ionisation du nuage d'hydrogène. À l'endroit où se trouvait le Pygargue, la densité de particules était moins grande, mais la température dépassait tout de même les 400 K. Dans sa combinaison climatisée, Amy devait encore supporter plus de 50 °C. Lorsqu'elle pourrait enfin regagner le bord, elle allait devoir boire des litres pour compenser tout ce qui était en train de dégouliner au fond de ses bottes.

Elle dénicha la dernière mine exactement là où Hya l'avait prédit. Une seule de ces saletés pouvait immobiliser un vaisseau ; elle en avait reçu six. Un petit cadeau de Hunger, qu'elle avait été incapable d'éviter. Ces jouets n'avaient pas été assez puissants pour griller les circuits du Pygargue – coup de chance –, mais Hya avait dû mettre en panne en attendant qu'on l'en débarrasse.

« Amy. Il ne te reste que cinq minutes avant de dépasser le seuil d'irradiation tolérable. »

Elle s'agenouilla sur la mine en maudissant les vents solaires. Comme si elle avait besoin d'une source de stress supplémentaire ! Un peu gênée par l'épaisseur de ses gants, elle tira un appareil de sa ceinture, fixa des électrodes à différents endroits et enfonça un bouton. La mine se détacha après un instant et partit à la dérive dans le vide spatial.

« OK, Hya. Tu peux rebrancher les circuits !

— Allumage en cours... Capteurs internes et externes : OK. Systèmes de navigation : OK. Régulation : OK. Tous les systèmes répondent à nouveau. Et il te reste quarante-cinq secondes pour revenir à bord. »

Amy se dirigea vers le sas aussi vite que ses bottes magnétiques le lui permettaient.

« Détectes-tu les autres ?

— Non. Aucun signal connu dans le périmètre du Talion. »

Amy sentit la tension lui nouer le ventre. L'attaque pouvait-elle avoir échoué si vite ? Le cuirassé pirate avait été lourdement endommagé par les fédéraux quelques semaines plus tôt ; il était de notoriété publique que l'équipage avait déserté juste après. À bord, il ne restait plus que le capitaine Rolf Hunger, le criminel le plus recherché de la Fédération. Il avait beau être une légende vivante à qui la rumeur attribuait un charisme et des pouvoirs quasi divins, une escadrille de vaisseaux de combat pilotés par neuf des meilleurs chasseurs de primes de la galaxie ne pouvait se faire descendre en aussi peu de temps. Ou alors...

« Hya ? Des signes d'activité ennemie ?

— Les indicateurs sont à zéro.

— Alors c'est clair : le cuirassé a dû recevoir le coup de grâce. Et on ne voit pas les autres parce qu'ils l'ont abordé. »

Amy se reprit à espérer. Une fois dans le sas, elle n'attendit pas d'avoir rejoint la passerelle de commandement pour ordonner à Hya de foncer en direction du Talion.

Amy distingua la forme du gigantesque cuirassé plusieurs minutes avant d'atteindre son périmètre immédiat, grâce à la qualité de ses télescopes.

Elle dut reconnaître que les holos que montraient les journaux ne lui rendaient pas hommage. Un kilomètre de long, trois cents mètres de haut au niveau du pont central,

c'était le plus gros vaisseau qu'elle ait jamais contemplé et depuis la destruction du Némésis, lors que la bataille d'Orion A, il n'y en avait plus de semblable. Avec ses cent mètres de long, le Pygargue faisait figure de moustique à côté de ce monstre.

Bientôt, elle n'eut plus besoin d'utiliser le zoom : le cuirassé tenait toute la surface de l'écran. Autour, on voyait ça et là des amas de débris. De la tôle, des pièces mécaniques...

Un pressentiment la prit à la gorge.

« Hya, ces morceaux de ferraille... Ils proviennent bien du Talion ?

— La plupart oui, répondit Hya d'une voix triste. Mais j'ai déjà repéré les boîtes noires de cinq de nos camarades. Je ne détecte pas les signaux de position des quatre autres. Je crois qu'il ne reste plus que nous. »

L'angoisse céda la place au désespoir et à la rage.

Comment le gouvernement fédéral avait-il pu être assez laxiste pour perdre une telle machine de guerre ? Comment le même gouvernement avait-il pu rester les bras croisés pendant tant d'années ? Des mots comme « trahison » et « corruption » lui venaient immédiatement à l'esprit.

Il avait fallu des lustres avant que quelqu'un agisse. Les réseaux de blanchiment de Hunger avaient été démantelés et ses avoirs confisqués. On s'en était servi pour financer la mise à prix du criminel : cinq cents millions à celui qui permettrait sa capture. Puis la cinquième flotte fut mise à genoux et la prime doubla. Jamais dans l'histoire une tête n'avait valu si cher.

Amy avait tout de suite vu l'occasion de prendre une retraite anticipée, mais devant l'énormité du gibier, elle avait joint ses forces à celles de quelques confrères. Ils n'avaient pas eu les dents assez dures.

Il ne restait plus qu'elle pour venger les morts, ou mourir en essayant.

Aurélie Ligier

LE MARATHON DES
TROIS LUNES

Du haut de la voûte stellaire, toute la Colonie vous contemple.

Revivre.

Mon corps est trempé de l'eau de ses propres cellules. Ma peau, meurtrie, s'arrache par lambeaux à chaque mouvement. Je vomis à plusieurs reprises sur le grillage ouvert à mes pieds. Alors, seulement, je comprends : ils m'ont ramené.

Je connais bien cette vaste pièce éclairée par quelques néons vacillants et deux immenses baies vitrées d'où les médecins m'observent avec dégoût.

Je me jette violemment contre le verre. Je les saignerais si je pouvais, tous autant qu'ils sont. J'ai faim de chair, soif de sang.

Autour de moi, des centaines d'autres hommes monstrueux, défigurés, aux membres ravagés par le gel et ivres d'une colère meurtrière vomissent leurs entrailles où ils peuvent. Certains ont été largués dans le vide spatial, à $-270\text{ }^{\circ}\text{C}$. Ça laisse des traces.

Il me faut de longues minutes pour recouvrer la maîtrise de mon corps et contrôler les pulsions violentes inspirées

par le fléau qui fredonne impitoyablement sa vilaine petite chanson assassine dans mes veines. À mesure que je reviens à mon humanité, je prends conscience des haut-parleurs. Ils crachent le même message en continu :

« Bienvenue au Marathon des Trois Lunes ! Battez-vous et gagnez votre nouvelle vie. »

Tous les ans, le Marathon oppose les nouveaux sortis de cryogénie et amène un peu de gaieté dans les colonies. Le vainqueur est soigné, puis autorisé à choisir son destin à l'issue de la course : commerçant, chercheur, officier... tout lui est ouvert. Et puisqu'il formule sa demande devant le peuple, rien ne peut lui être refusé.

Quant aux perdants... On les guérit également, mais ils vont grossir les rangs d'une armée sur la planète mère. Personne ne sait pourquoi ils se battent, on raconte seulement que les pertes sont énormes.

Ironie du sort, une loterie les désigne pour être guéris du fléau et mourir l'arme à la main. Je masse mes tempes en un mouvement répétitif et apaisant, malgré la peau qui se délite encore sous mes doigts, un effet de la cryogénie.

La porte s'ouvre enfin, une quarantaine de minutes plus tard.

À grand renfort de psychotropes, les gardiens endorment nos pulsions criminelles. Juste assez pour l'entraînement. Menottés, enchaînés, nous avançons dans des couloirs ternes. Mes yeux larmoient, blessés par la lumière, tandis que les fers entaillent mes poignets. Mes instincts fluent et refluent en assauts successifs.

L'injection d'une bonne dose de morphine atténue assez la douleur pour qu'elle soit reléguée au second plan, mais les effets de la bactérie, cumulés à ceux du gel, sont toujours prégnants. La douche brûlante achève de m'arracher les cheveux et la peau, laissant les chairs à vif. Ensuite ce sont des bains et lotions régénérants.

Toujours entravé, je suis présenté à un médecin qui évalue mes capacités motrices et me fait dire quelques mots avant de m'envoyer à l'entraînement.

Des heures, des jours entiers, dans cette salle de sport qui empeste la sueur et la crasse. En fond sonore, les haut-parleurs nous abreuvent d'informations sur les trois lunes et le tracé de la course.

Certains, peu confiants en leurs capacités physiques, ne viennent que pour s'asseoir et pester contre les décideurs. D'autres, déterminés à combattre, jaugent leurs adversaires et tentent de les éliminer. À plusieurs reprises, des rixes éclatent. Pris pour cible, je suis mis à l'écart après cinq tentatives de meurtre.

Une salle de pilotage borgne, des dizaines de personnes travaillaient autour de moi, affairées sur des ordinateurs et des panneaux de commandes. Chacun était à sa place. J'étais à la miennne.

Une femme entra. Sa mine sombre me serra le cœur. De mauvaises nouvelles.

« Il y en a huit autres, capitaine. »

Je m'approchai d'un tableau où le chiffre des contaminés s'affichait : 190 900. Je l'effaçai et corrigeai. 190 908.

« Capitaine Izaacson ? »

Je devais prendre une décision, mais laquelle ? Les garder ici était trop dangereux. Les éjecter ?

Je m'en remis à l'amiral O'gins. Ses ordres ne tardèrent pas, je les transmisis.

« Lancez la cryogénéisation, lieutenant. »

Elle salua puis sortit.

L'éjection, via deux soutes désaffectées, provoquerait la cryogénie immédiate des contaminés. Les cages de cryogénie aménagées en urgence le long des flancs du vaisseau y resteraient collées dans le vide spatial. Les techniques de stase habituelles s'avéraient inefficaces sur les contaminés, la maladie poursuivait sa progression impitoyable entraînant invariablement la mort du patient. Lorsque le laboratoire de bord avait découvert que la bactérie protégeait les organes internes en cas de congélation, on avait réhabilité la cryogénie, autrefois abandonnée, à cause des dégâts irrémédiables qu'elle infligeait à l'organisme. On y avait vu une chance de salut, une chance de guérir lorsqu'un véritable remède aurait été trouvé.

SI on trouve un remède..., me dis-je.

Je tournai la tête et surpris le regard d'un officier posé sur moi.

« Au travail ! Vous n'avez rien de mieux à faire ? »

Ils savaient déjà. J'étais dépassé par les événements. Depuis la chute de cette météorite qui avait endommagé l'un des ponts latéraux et le début de l'épidémie, je ne maîtrisais plus rien. La situation m'échappait.

La veille, sur ordre de l'amiral, j'avais envoyé des échantillons vers les laboratoires haute sécurité de deux autres vaisseaux de la flotte. Ils seraient peut-être plus efficaces que nos propres labos. Notre survie et celle des centaines de milliers de civils que nous transportions en dépendaient.

L'un des médecins de bord fit irruption dans le poste de pilotage.

« Capitaine, votre femme ! »

Je le suivis jusqu'aux salles d'observation. Mon cœur cognait à m'en déchirer la poitrine et je transpirais abondamment.

Je ralentis à l'approche de la vitre panoramique qui donnait sur la pièce de quarantaine. Ma femme, le visage déformé par la maladie, frappait contre le verre maculé de gouttelettes de sang.

« Elle a tous les symptômes, Capitaine. »

Laurent Genefort

LES DIEUX BRUYANTS

1.

« Je pars en quête des dieux bruyants », annonça Tunktul Traîne-de-nuage, et le bleu cobalt qui colorait le dos de ses tentacules ne laissait aucun doute sur le caractère irrévocable de sa décision.

Ainsi commença l'épopée de Tunktul Traîne-de-nuage et de Saseel Brouillard-de-mots.

L'annonce de Tunktul déclencha une débauche de couleurs chaudes, qui se répercuta à travers toute la tribu. Quelques pilas, accrochés aux frondelianes voisines, manifestèrent leur trouble en heurtant les nodules incrustés dans le tronc au moyen de leur bras corné.

« Est-ce la place d'un érudit que les chemins de l'aventure ? demanda le sage Nohol Plafond-de-grotte.

— C'est la place d'un érudit que d'aller là où se trouve le savoir, rétorqua Saseel.

— Ne quitte pas le clan, plaïda Nohol, la peau d'un roux outré. Les dieux bruyants prendront ta vie à toi aussi. Ils tranchent les bras des pilas comme des chirurgiens sauvages,

répandent leurs entrailles, arrosent le sol de leur sang telle la pluie.

— Il faut que je les voie par moi-même. Que je tisse ma propre histoire.

— C'est vrai, tu as toujours été ainsi », afficha Nohol.

Sa résignation valait assentiment. Saseel Brouillard-de-mots dévala une branche, lança deux tentacules pour se rattraper à une tigelle, bondit au niveau de Tunktul et déclara :

« Je l'accompagne. »

Quatre autres pilas prirent la parole : eux aussi désiraient se joindre à l'expédition. Cette fois, l'émoi de la tribu fut à son comble, occasionnant la fuite inopinée d'une cohorte de gripgrips, non loin de là. Depuis les plateaux qui s'évasaient des cimes voisines, des chasseurs se détachèrent dans un froufrou silencieux et filèrent sur leurs ailes vibratiles en direction de ce gibier providentiel.

La décision suscita un grand chagrin parmi les membres de la tribu. Tous assistèrent au départ des six pilas, parés de l'orangé de la séparation. Saseel ne put s'empêcher de regarder son arbre-à-savoir natal rapetisser derrière eux, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient par bonds légers, leurs bras multiples sifflant dans les branches entre les étangs suspendus des plateaux cimiers et le sol de la forêt. Très loin devant eux se trouvait la Clairière des dieux bruyants, leurs *arbres sans tronc ni branches*.

Le soleil blême, qui en cette saison occupait un quart du ciel, toucha l'horizon ; la terre l'avalait. Ils s'abritèrent sous le plateau bulbeux d'un tout jeune arbre-corail marbré de nacre, puis repartirent aux premières lueurs de l'aube. Le passage d'un banc d'anges-des-arbres qui s'écoulait en formant des ponts vivants entre les arbres les remplit d'émerveillement. La plupart ne s'étaient jamais éloignés du clan à plus de quinze arbres de distance et tout était nouveau. Très vite, sur la peau des compagnons, la teinte de la perplexité remplaça le jaune sable de l'enthousiasme. Plusieurs émirent des doutes

lavande sur le bien-fondé de l'expédition, mais Saseel et Tunktul, qui ouvraient hardiment le chemin, ne virent rien de ces conversations.

Au matin du troisième jour, l'un des voyageurs crut attraper une frondeliane pendante. Le segment souple se rétracta brusquement. Le bras corné du pila crépita le long de la branche en signe d'appel au secours, tandis que la langue-de-glu l'entraînait vers la cime où s'ancrait son corps bulbeux.

« Furuh ! » afficha Keeh Lumière-des-cimes.

D'ici quelques secondes, le pila collé au tentacule élastique aurait atteint la gueule de la langue-de-glu. Tunktul se précipita vers une carapace de pinceforme coincée entre deux replis d'écorce, puis se propulsa dans les hauteurs. Saseel et les autres n'eurent pas besoin d'encouragement. Ils grimperent, et Saseel repéra au passage d'autres tentacules étirés, qui guettaient l'occasion d'engluer une nouvelle proie. Mais chacun était averti désormais.

« Le tentacule est trop résistant, on n'arrivera jamais à le trancher à temps, indiqua Tunktul. Il faut s'attaquer au pied ! »

Les bras de Furuh battaient l'air, et Saseel frémit en songeant que cette langue-de-glu était assez grosse pour le couper en deux d'un seul coup de son bec corné.

Sans hésiter, Tunktul bondit jusqu'au prédateur et enfonça un morceau pointu de carapace entre le corps mou et l'écorce dans l'espoir de le détacher. La langue-de-glu poussa une sorte de chuintement, et ses taches oculaires jaunirent de colère. Tunktul fut rejoint par Keeh et deux autres compagnons. Ils poussèrent le débris acéré afin d'essayer de faire levier : ensemble, peut-être...

Soudain, la langue-de-glu lâcha Furuh. Les trois pilas s'écartèrent en hâte, et Tunktul échappa de peu au tentacule qui fouettait l'espace autour de lui.

Furuh n'était même pas blessé, mais chacun savait que cela tenait du miracle.

Lorsque le jour suivant arriva, Keeh Lumière-des-cimes annonça que lui et ses trois compagnons quittaient l'expédition et retournaient à la tribu.

« Venez avec nous, dit-il à Tunktul et Saseel. Il n'y a pas de honte. Nous avons surmonté une épreuve, et le clan sera trop heureux de nous voir de retour pour nous accabler.

— Partez maintenant, riposta Tunktul avec une nuance de gouaille grise au bord de ses taches-de-parole, avant que le soleil ne délave le peu de couleurs qui vous reste !

— Saseel..., commença Keeh.

— Nous continuons. Nous parlerons aux dieux bruyants et nous reviendrons, les bras croulant d'histoires. »

Les autres hésitèrent, mais Keeh s'éloigna et le reste du groupe le suivit.

Une brève vague rosée parcourut à l'unisson le corps de Tunktul et Saseel, puis ceux-ci se remirent en route. Longtemps, ils bondirent à travers les branches sans mot dire. Le départ de leurs compagnons, curieusement, les avait allégés. C'était comme si plus rien ne les retenait. Leur esprit était vide, guidé par la seule volonté de parvenir à destination. Le soleil ensanglantait les cimes évasées des arbres-à-savoir, posait des reflets pourpres sur leurs étangs suspendus, cuivrait la luisance des carapaces des gripgrrips couvant sous les fleurs d'épiphytes. Au levant, la canopée se nimbait de flamboyantes couronnes.

Au crépuscule, la faim les prit et ils trouvèrent une fontaine à suc frais, en surplomb d'une large plaque de sève séchée colonisée par des soros urticants. Ils se rassasièrent, puis continuèrent en direction de la Clairière.

Ils rencontrèrent d'autres clans. L'un d'eux s'abritait dans un arbre séculaire, dont les nattes de frondelians descendaient jusqu'au sol. De très vieilles histoires s'égrenaient là, plus anciennes même que le clan de Saseel et Tunktul. Les histoires des origines différaient quelque peu. Les deux voyageurs s'arrêtèrent pour lier connaissance et échanger contes,

devinettes, épreuves de mémoire, astuces pour domestiquer les serpaons ou repérer les langues-feu...

Alors qu'ils cherchaient une branche pour dormir, Saseel trouva une tresse-mémoire qui décrivait les dieux bruyants. Le récit affirmait qu'ils avaient une peau de la couleur du galgal, de la sève juste avant de cailler. Peut-être leur peau était-elle imprégnée de sève, suggérait le conteur, qui ajoutait : *Les dieux bruyants ne tombent jamais malade, et on ne les voit jamais mourir. On dit qu'ils portent leur arbre sous leur chair. Il y a des mâles et des femelles, et les femelles portent leur étang d'incubation à l'intérieur de leur ventre ! Ils peuvent fabriquer ce qu'ils veulent, même des objets qui ont de la vie. Et les objets qu'ils fabriquent sont plus durs que l'écorce des arbres-à-savoir, qui est pourtant la chose la plus dure du monde. Rien ne leur est impossible. Ils font même des objets qui volent, des objets qui tuent sans toucher, et bien d'autres choses encore.*

Un autre clan, encore. L'arrivée impromptue des voyageurs provoqua une fuite désordonnée dans les branches supérieures, et les pilas qui les toisaient arborèrent des teintes de défiance avant de les identifier comme des visiteurs. Certains présentaient des cicatrices, des segments de bras manquants. Dans un geste de bonne volonté, Saseel leur tressa une légende de son arbre, selon laquelle l'ancêtre de tous les pilas avait possédé soixante-quatre bras, des bras si longs qu'il les nouait afin de retranscrire ses propres histoires : c'est ainsi qu'avait été inventée l'écriture.

Son histoire égaya l'un des anciens du nom d'Ayeen Nœud-du-doute. Saseel apprit son âge en examinant ses taches-de-parole, dont la moitié avaient viré au jade et ne pourraient plus jamais rien exprimer.

« Êtes-vous de la même feuillée ? demanda Ayeen.

— Nous étions amis avant la cérémonie où le clan nous a donné notre nom », répondit Tunktul.

Olivier Paquet

LE KHAN MERGEN

Le nuage de poussière soulevé par le passage d'Oulan-Bator grossissait à l'horizon. Comme perdus dans le Gobi, l'immense steppe constituant l'essentiel du paysage de la planète Aral, deux hommes patientaient sous un abri en bois brut, assis sur un tapis usé.

« *A priori*, la ville sera là dans moins de vingt minutes, dit le plus vieux qui allumait sa pipe en écume.

— Le khan pourrait autoriser les accès en navettes depuis l'astroport, ce serait moins pénible », dit le plus jeune en réajustant le bonnet sur sa tête.

La coiffe en feutre noir, brodée de fins motifs blanc argent, serrait son crâne comme un étoupe.

« Ils ont toujours eu un conditionnement culturel rigoriste, à Oulan-Bator. Avant de venir, je suis monté sur Samarcande, et j'ai pu faire transférer mes marchandises par transporteur automatique depuis la station orbitale. Ça simplifie beaucoup. »

Le jeune homme hochait la tête et maugréait. Il portait un *deed* bleu de coton épais qui descendait jusqu'aux genoux, avec un grand rabat sur le devant fermé à l'épaule droite et serré

à la taille par une ceinture mauve. Les broderies d'or sur ses manches témoignaient d'un goût certain, très différent de celui d'un simple gardien de troupeau. Son compagnon était vêtu à la manière des spatiaux : une combinaison thermorégulée, juste complétée de bonnes chaussures de marche.

« C'est rare de voir un habitant d'Oulan-Bator qui attend sa ville. Vous, les nomades, vous vous déplacez peu... »

La remarque fit glousser le jeune homme, mais il continua de fixer l'horizon poussiéreux sans rien dire.

« Un mort, peut-être ? Des soucis diplomatiques avec Darhan qui passe pas loin ?

— Je suis parti pendant huit ans. »

Le silence s'installa, uniquement perturbé par le vent qui soufflait sur la plaine et faisait bruire les buissons secs autour de l'abri. Le marchand tira de courtes bouffées de sa pipe en levant les yeux au ciel.

« Je ne connais qu'une seule raison capable de pousser un Mongol à quitter sa ville si longtemps. Pour eux, tu es parti depuis bien plus que huit ans. N'est-ce pas ?

— Oui. Quinze à peu près. »

Le marchand siffla entre ses dents :

« Un enfant d'Oulan-Bator qui a vécu sur le *Melkine* ? Fascinant. Décidément, ce navire-école offre l'espace à n'importe qui. Ils sont nombreux, ceux qui auraient voulu y embarquer, mais on ne peut prévoir son trajet, n'est-ce pas ?

— Si on ne connaît pas un ancien élève, oui, c'est impossible.

— Cela vous rend précieux et intouchables. Tu as l'appareil sur toi ?

— L'algorithme de position ? Ne comptez pas sur moi pour vous le dire. »

Tout en bâillant, le marchand écarta les bras : « C'est bien de se méfier, mais tu ne crains rien avec moi. Je n'ai pas d'enfants en âge de partir sur le *Melkine*.

— Vous le regrettez ?

— Et comment ! J'aurais été fier, mais mon idiot de garçon préfère les filles aux études. Tu as eu de la chance.

— Oui, mais j'ai tout de même réussi l'examen.

— Je ne parlais pas de cette chance-là. À quelques années près, pas sûr qu'on t'aurait laissé partir. »

Le jeune homme se retourna d'un bloc vers son compagnon :

« Que voulez-vous dire ?

— Je vous connais, vous, les gens du *Melkine*, vous avez besoin de découvrir la vérité par vous-mêmes, c'est dans votre tempérament. Oulan-Bator a bien changé, mon garçon. Allez, préparons-nous à monter, la ville arrive. »

Une forme métallique gigantesque était apparue à travers le nuage de poussière. On l'entendait marteler le sol dans un grondement, tels des tambours de cérémonie, et les premières maisons de brique et de bois se distinguaient à l'avant. Comme toutes les cités de cette planète, Oulan-Bator avançait montée sur des dizaines de pattes mécaniques. Leur mouvement lent, régulier, provoquait une ondulation digne d'un mille-pattes. Sauf que ce dernier aurait eu une surface de quatre à cinq kilomètres carrés et dix mètres de hauteur. Samarcande atteignait le double de cette superficie, mais ne pouvait pas dépasser les trois kilomètres par jour. Pour le peuple d'Aral, la ville des Mongols était la plus rapide de toutes. On racontait qu'elle avançait à la vitesse d'un cheval au galop – ce qui était faux –, mais cette rumeur entretenait la légende autant que le prestige de ses habitants.

Les deux hommes avaient quitté leur abri et progressaient vers la ville en trotinant. Le sol tremblait déjà sous leurs pieds, manquant de leur faire perdre l'équilibre. Était-ce une alarme ou une procédure normale ? Toujours est-il que les moteurs émirent un hululement bizarre à l'approche des deux étrangers. La cité parut ralentir en crissant.

« C'est quelle patte pour monter ? hurla le jeune homme.

— La sixième à droite. On verra la rambarde de l'ascenseur. »

À dix mètres d'Oulan-Bator, la machinerie terrifiait par son aspect massif. Les vérins de plus d'un mètre de large se rétractaient en sifflant quand les pattes se pliaient. Les semelles d'acier, épaisses et cloutées, aplatissaient le sol, laissant une marque indélébile. Un faux pas et le voyageur imprudent se verrait incrusté dans la steppe. Il fallait du courage pour enfourcher la ville. Un courant d'air chaud, empoissé de relents d'huile et de métal, tourbillonnait au pied d'Oulan-Bator, augmentant les risques.

« Ici ! » cria le marchand.

Une rambarde en fer forgé rutilait au milieu de la poussière. Aucun gyrophare ne la signalait. Manifestement, rien n'était prévu pour faciliter les efforts du visiteur.

Les deux hommes obliquèrent : il fallait absolument éviter de courir le long de la patte. Le tempo était parfait, elle finissait de se déplier. D'un saut, ils se réfugièrent sur la plateforme. La structure mobile, dotée d'une compensation gyroscopique la maintenant à l'horizontale, se stabilisait pendant les mouvements. Le marchand appuya sur un bouton et le support métallique s'éleva en remontant son axe. Personne ne pouvait se sentir rassuré dans un tel appareil, emporté au milieu des vérins et des rouages, le tout dans un vacarme épouvantable et sans autre protection qu'une rambarde en fer. Les passagers s'y cramponnaient tandis qu'elle vibrait dangereusement. Non, décidément, une navette venue de l'astroport aurait été un moyen bien plus sûr d'atteindre Oulan-Bator.

La plateforme s'arrêta devant la porte d'un corps de garde. Les deux hommes patientèrent à plus de dix mètres au-dessus du sol pendant que le paysage défilait sous leurs yeux. Le Gobi était vaste, si vaste que les montagnes apparaissaient comme des mirages à l'horizon. Les contours pâles de l'Altai avec leurs sommets enneigés constituaient plus un décor qu'un obstacle. On discernait des éperons rocheux çà et là, qui ne

devaient pas dépasser les trente à quarante mètres de haut. Aral n'était pas la planète la plus aride de l'Expansion, mais les colons qui s'y étaient installés avaient choisi la difficulté. Des points d'eau, alimentés par une mer à des milliers de kilomètres au sud, servaient d'étapes dans le périple des villes. En dehors de ces contraintes, les cités nomades étaient libres de parcourir l'unique continent : une aberration, à l'image de cette humanité ayant abandonné la Terre des siècles auparavant pour se disperser dans un recoin de la galaxie.

Deux sentinelles entrebâillèrent la porte puis accueillirent les visiteurs. Un vieux fonctionnaire en tenue grise ouvrit un grand livre relié en cuir et le posa sur sa table en bois rustique. Des liasses de papier encombraient les étagères derrière lui et ne semblaient pas avoir été consultées depuis des lustres. La couche de poussière se voyait depuis le fauteuil où patientait le jeune homme. Le marchand, lui, se battait pour expliquer sa situation sous le regard impassible des gardes. Un tampon manquait sur un document et l'agent administratif feignait de ne pas comprendre. Une bourse de cuir transita du marchand au fonctionnaire, contenant assez pour que la situation s'arrange. Quand le jeune homme se présenta pour les formalités, l'agent était encore occupé à compter les gemmes qu'il partagerait avec les sentinelles.

« Je m'appelle Kushi Genden. »

Le fonctionnaire se figea d'un coup.

« Votre nom. Vous pouvez répéter ? »

— Kushi Genden. Je reviens...

— Je sais. » Il fit la moue et son visage parut se contracter comme s'il devait faire un intense effort. « Vous êtes parti y a quinze ans. Que venez-vous faire ici, alors ? »

— Une enfant d'Oulan-Bator a postulé pour le *Melkine*. Le navire a envoyé le message d'acceptation quand elle a réussi l'examen, mais n'a pas reçu confirmation. Alors, comme j'ai décidé de m'installer sur Aral, je viens résoudre ce petit souci de communication.